

4^e LEÇON

DE LA SENSIBILITÉ. — DU PLAISIR ET DE LA DOULEUR

I. — SENSIBILITÉ

Définition. — *La sensibilité est la faculté de sentir.* Sentir, c'est connaître par les sens, c'est avoir des perceptions sensibles; c'est aussi jouir, souffrir, désirer, aimer, haïr, admirer, espérer, craindre, etc.; c'est avoir des sensations et des sentiments. Exemple: voir, entendre, percevoir des odeurs, des saveurs; sentir une douleur dans la tête, sentir la faim, la soif, le froid, le chaud, le plaisir, la douleur; sentir de l'amitié, de l'admiration, de la tristesse, de la joie, de la satisfaction de conscience, du remords¹.

Espèces de sensibilité : sensation, sentiment. — On distingue la sensibilité physique et la sensibilité intellectuelle ou morale.

La sensibilité physique est la faculté d'éprouver des sensations. Elle implique le corps et se localise ou dans le corps entier : ma-laise, fatigue, bien-être physique; ou dans quelqu'une de ses parties : son, odeur, saveur, brûlure, fracture. Elle résulte de l'impression produite sur l'âme par les phénomènes corporels et appartient exclusivement à la vie sensitive ou animale, ou plutôt la constitue : pas de corps, pas de sensibilité physique; pas d'or-ganes, pas de sensation.

Au fond, l'animal n'a que la faculté de sentir, et, sous ce terme de sensibilité physique, il faut entendre toutes les opérations et tous les phénomènes de la vie animale, opérations et phénomènes que l'on désigne par le mot *sens* ou sensation. Exemple : la vie des sens, être dominé par ses sens ou sensations. La connaissance animale elle-même n'est qu'une sensation. L'animal ne connaît que par ses sens.

¹ D'après les scolastiques, la sensibilité est la faculté d'éprouver des sensations et des émotions. De la deux sortes de sensibilité : la sensibilité *perceptive*, et la sensibilité *appétitive*. Dans leur pensée, c'est la première qui mérite surtout le nom de sensibilité, parce que la seconde n'est qu'une conséquence de la première.

Dans la sensibilité *perceptive*, les scolastiques font entrer les sens externes et les sens internes; dans la sensibilité *appétitive*, ils font entrer les appétits de la vie physique, dont l'objet est l'*utile*, le *délectable*, et les appétits de la vie morale, que les modernes nomment sensibilité morale, l'amour du vrai, du bien, du beau, le sentiment religieux.

Les scolastiques n'admettent pas la sensibilité de l'intelligence, l'intelligence étant, à leur avis, une faculté dont l'unique rôle est de concevoir et de se représenter les choses. L'émotion qui pourra résulter de cette conception appartiendra à une faculté différente, à l'appétit rationnel ou volonté.

La sensation dépend tellement de nos organes, qu'elle paraît se confondre avec eux. Elle n'est, à proprement dire, ni spirituelle ni matérielle; elle est un fait animal, et, comme l'a observé un grand naturaliste (Linné), elle marque le point précis qui sépare l'animal de la plante : « Les végétaux vivent, les animaux vivent et sentent. »

La sensibilité intellectuelle ou morale est la faculté d'éprouver des sentiments. Elle se rapporte à l'intelligence et à la volonté, implique ces deux facultés, ne se localise pas dans le corps et est excitée par les idées, sans l'intervention directe des sens. Les sens peuvent en être la cause occasionnelle; mais il n'en sont pas la cause efficiente. Elle appartient à la vie morale ou vie humaine proprement dite.

Voir, entendre, goûter, sentir la faim, la soif, la douleur d'une blessure, le besoin de sommeil, de repos : voilà des faits de sensibilité physique; la joie du savant qui fait une découverte, celle de l'homme de bien qui a fait une bonne action, sont des faits de sensibilité intellectuelle ou morale.

La sensibilité *physique* se manifeste à l'occasion et au moyen du corps, du jeu des organes, des fonctions de la vie animale; la sensibilité *intellectuelle ou morale* est provoquée par la vérité ou l'erreur, par le bien ou le mal, la vertu ou le vice. Les sensations sont des modifications du corps animé qui ont pour cause une impression nerveuse, soit externe, soit interne, aboutissant au cer-veau. Les sentiments sont des émotions qui ont pour cause une idée, un phé-nomène intellectuel ou moral. De cette différence en découle une autre très importante : tandis que la sensation est sujette à s'affaiblir en se répétant ou en se prolongeant, en vertu des lois de l'habitude (comme on le verra plus loin, 18^e leçon), le sentiment, au contraire, qui est d'ordre suprasensible, acquiert par l'exercice une puissance toujours croissante. Ainsi la fleur ou le parfum qui m'ont fortement affecté l'odorat, à mon entrée dans une chambre, ne me causent plus, quelques heures après, qu'une faible impression, une sensation émoussée; mais l'amour que j'ai pour un bienfaiteur, l'admiration que m'inspire un chef-d'œuvre, ne feront que s'accroître à mesure que je m'y abandonnerai.

Les sensations sont communes à l'homme et à l'animal; les sentiments sont propres à l'homme, ils impliquent l'exercice de la raison. La sensation est un fait animal; le sentiment est intellectuel.

L'âme a des sensations en tant qu'elle est le principe de la vie sensitive ou animale; elle a des sentiments en tant qu'elle est le principe de la vie morale. On dit : les sensations de la vue, de l'ouïe, de la faim, de la soif; le sentiment du vrai, du bien, du beau; le sentiment de l'infini.

Il y a des rapports étroits entre les sentiments et les sensations : la tristesse rend malade, une mauvaise digestion rend triste, empêche le travail de l'esprit.

Une impression sensorielle peut être l'occasion d'un sentiment, mais elle n'en est pas la cause. L'animal peut, comme nous, voir un tableau de Raphaël; mais il n'éprouve pas le sentiment de l'admiration. Pourquoi? Parce qu'il ne pense pas et qu'il ne saurait saisir, dans ce tableau, l'ordre, l'harmonie, l'ex-pression, la beauté. « Il appartient à l'esprit, c'est-à-dire à l'entendement, de juger de la beauté; parce que juger de la beauté, c'est juger de l'ordre, de la proportion et de la justesse, choses que l'esprit seul peut apercevoir. » (BOSSUET.)

La sensibilité semble quelquefois mixte, c'est-à-dire physique et morale; mais, en y regardant de près, on distingue la sensation du sentiment, alors même qu'ils se rencontrent ensemble. Exemple : l'homme qui reçoit un soufflet ne

confond point la sensation ou douleur physique avec le sentiment de l'affront qui lui est fait. Dans un dîner d'amis, sensations et sentiments se font valoir réciproquement¹.

Origine des sentiments : le cœur. — Les sentiments viennent du cœur. Dans toutes les langues, le cœur est pris pour synonyme de sentiment et s'oppose à l'esprit qui juge et raisonne. La culture du cœur s'appelle *éducation*; celle de l'esprit, *instruction*. Le caractère doit se former en faisant dominer l'esprit sur le cœur et en réduisant celui-ci à n'être qu'un ressort puissant au service de la raison.

Le cœur, au sens moral, au sens plein et fort que lui donne la langue, sens que l'on retrouve dans une foule d'expressions familières, ainsi que dans nos auteurs classiques, c'est la nature humaine dans ce qu'elle a de plus intime et de plus profond. La dignité personnelle, l'émulation, la fierté, l'indépendance morale, l'amour de la famille, l'amitié, le patriotisme, le dévouement, le courage, l'héroïsme, en un mot les phénomènes de sensibilité morale, inclinations, émotions, passions, tout cela nous le rapportons au cœur.

Le plus souvent, avoir du cœur, c'est compatir, se dévouer, être ému à la pensée de ses amis, de sa famille, de sa patrie, du vrai, du bien, du beau, de Dieu; en un mot, c'est aimer. Mais comme, au lieu d'aimer ce qui est noble et grand, on peut se laisser séduire par de viles passions, le cœur a des acceptions moins élevées. S'il est vrai que « les grandes pensées viennent du cœur » (VAUVENARGUES), il est vrai aussi que « l'esprit est souvent la dupe du cœur » (LA ROCHEFOUCAULD).

Dans ce vers de Corneille : « Le trouble de mon cœur ne peut rien sur mon âme, » le cœur, c'est la passion, et l'âme, c'est la volonté raisonnable. S'il y a des cœurs nobles, il y en a de bas, et « l'esprit se sent toujours des bassesses du cœur ». (BOILEAU.) Le cœur est le moteur de la vie morale; il n'en est pas le régulateur. L'amour est un puissant ressort; mais il doit rester raisonnable.

« L'esprit n'y voit pas clair avec les yeux du cœur. » Ce vers exprime une pensée vraie : l'amour et la haine aveuglent; et pourtant saint Paul demande « les yeux du cœur ». Le sens est différent : là, le cœur, c'est le sentiment seul; ici, c'est le sentiment uni à la raison; c'est la chaleur et la lumière.

Avoir du cœur, dans le sens le plus élevé du mot, c'est être capable d'émotions généreuses. Alors le cœur échauffe l'esprit, anime la parole et l'action, vivifie le courage, étouffe l'égoïsme et charme les hommes.

Les moralistes entendent par l'analyse du cœur humain l'étude approfondie de l'homme sensible, de sa faiblesse et de ses petitesesses comme de son courage et de sa grandeur, de l'égoïsme comme du dévouement. Les pièces de Racine sont une remarquable analyse du cœur humain. (V. p. 723.)

Classification des sentiments. — On peut diviser les sentiments en quatre grandes classes : 1^o les sentiments *intellectuels*,

¹ DIVERS SENS DU MOT SENTIMENT. — *Sentiment* signifie : 1^o en général, *faculté de sentir*. Exemple : avoir le sentiment exquis, prompt, délicat; perdre le sentiment. 2^o *Souvent la conscience que l'on a de la réalité d'une chose*. Ex. : « J'ai un sentiment clair de ma liberté. » (BOSSUET.) « Je distingue entre connaître par idée claire et connaître par sentiment. » (MALEBRANCHE.) 3^o *Faculté de comprendre, d'apprécier certaines choses*. Ex. : sentiment du bien, du mal, du beau, du laid. Choses de sentiment, choses qui appartiennent à l'appréciation du sentiment et non à celle de la raison. Juger par sentiment, juger par l'impression qu'on reçoit. 4^o *Sentiment se dit des affections et des mouvements de l'âme en général, et particulièrement des affections bonnes, bienveillantes*. Ex. : « Ceux à qui Dieu a donné la religion par sentiment du cœur sont bien heureux et bien légitimement persuadés. » (PASCAL.) L'éducation fortifie les sentiments. — Dans le langage ordinaire, le mot sentiment s'emploie encore : pour le résultat général de l'action de sentir : sentiment douloureux; — pour sensibilité physique, pour sensation : il n'y a plus de sentiment dans son bras; le sentiment de la faim, de la fatigue; — pour avis, opinion, jugement : Dites-moi votre sentiment sur cet ouvrage.

qui se ramènent à deux : le *sentiment du vrai*, joie que procure la connaissance de la vérité, et le *sentiment du faux*, émotion plus ou moins pénible qui résulte de l'ignorance ou du doute; 2^o les sentiments *esthétiques* : sentiment du beau, sentiment du laid (voir 22^e leçon); 3^o les sentiments *moraux*, qui naissent de notre conduite ou de celle d'autrui, de nos rapports avec la nature (voir 3^e leçon de morale); 4^o les sentiments *religieux*, que l'homme éprouve à la pensée de Dieu et du respect qui lui est dû.

II. — SENSATION

Éléments de la sensation. — Tout fait de sensibilité physique implique :

1^o Des *conditions antécédentes* qui sont : l'impression organique, c'est-à-dire le contact immédiat ou médiat de l'organe avec un objet physique, et la *transmission* de l'impression par les nerfs sensitifs au centre nerveux, qui est lui-même impressionné, si l'action de l'objet est assez intense et que le sujet sentant soit dans les conditions requises pour la recevoir;

2^o La *sensation même*, ou *perception sensible*, qui est une image sensible représentant plus ou moins l'objet perçu, et qu'il ne faut pas confondre avec la *perception intellectuelle* ou *idéale*, propre à l'homme, et qui suppose l'application de l'entendement;

3^o Des *phénomènes concomitants* ou *subséquents*, qui se produisent d'ordinaire : attraction ou répulsion, désir ou aversion, épondant à l'émotion de plaisir ou de douleur.

Ainsi, dans toute sensation, il y a trois choses bien distinctes : 1^o un *organe récepteur*, impressionné par une cause physique, soit externe : couleur, son, par exemple; soit interne : modification des organes internes ou de leurs tissus, qui affecte le système nerveux; 2^o un *nerf*, qui transporte l'impression; 3^o le *cerveau*, qui la reçoit et qui est la condition *sine qua non* de toute sensation. D'après plusieurs savants, cette impression organique aboutissant au cerveau se produirait sous forme de vibration.

Le mécanisme physiologique de la perception sensible rappelle exactement les procédés de la transmission télégraphique, qui exige un appareil de départ où la dépêche est reçue, un fil qui la transmet et un appareil d'arrivée où la dépêche aboutit.

Impression et sensation. — Il faut distinguer l'impression proprement dite, qui n'atteint que le corps, qui est physique et physiologique, et la sensation, qui est psychologique. L'impression organique est une condition essentielle de la sensation : pas d'organisme, pas d'impression, par conséquent pas de sensation. Voilà pourquoi « la sensation, dit saint Thomas, n'est propre ni à l'âme ni au corps, mais au composé, c'est-à-dire au moi humain, au *cerveau animé* ». Pour saint Thomas et son école, « l'organe et le sens (faculté de sentir) ne forment qu'un seul tout substantiel; tout ébranlement normal de l'organe ébranle l'être tout entier, y produisant une impression qui n'est ni purement psychique ni purement physiologique, mais physico-psychique et mixte, comme le sujet qui l'éprouve. » (Abbé FARGES, *le Cerveau, l'Âme et les Facultés*.)

Nature du sujet sentant. — Les cartésiens, dans leur spiritualisme outré, ont dit : C'est l'âme seule qui sent, puisque la sensation exige un principe

simple. Les matérialistes ont dit : C'est la matière nerveuse qui sent, car la sensation est extensive et suppose un principe étendu. Aristote et saint Thomas répondent : C'est l'organe animé, le composé humain, car la sensation exige à la fois un principe simple pour unifier le sujet sentant, et un principe étendu pour sentir l'étendu d'une matière étendue. Le tort des cartésiens est d'affirmer que le sujet ne doit être que simple, celui des matérialistes d'affirmer qu'il ne doit être qu'étendu. La sensation a un côté intérieur et conscient, qui répond à l'élément simple, et un côté extérieur et extensif, qui répond à l'organe ou élément étendu.

C'est un fait très évident, pour tout homme qui veut descendre au fond de sa conscience, que, malgré la multiplicité de ses puissances, de ses organes et de leurs opérations, le moi est toujours un et indivisible : je vois, j'entends, je goûte, je souffre, je jouis, et toutes ces manières d'être ne me divisent point; c'est toujours le même moi qui les opère ou les subit. De même, c'est un fait d'expérience incontestable que le toucher actuel de telle pièce de monnaie est une sensation nettement localisée et étendue; que, lorsqu'on éprouve quelque douleur à un organe, on y porte instinctivement la main, ce qui prouve non seulement que l'étendue est sentie d'une manière étendue, mais que le sujet sentant se sent lui-même formellement étendu.

Une preuve manifeste que les deux éléments de la sensation, matériel et psychique, ne sont pas identiques, se tire de leurs variations indépendantes. « Il est scientifiquement certain que la même masse ou le même poids de substance nerveuse ou cérébrale ne correspond pas exactement au même degré d'intelligence ou de sensibilité. L'intensité d'une sensation n'est pas davantage en proportion directe des mouvements reçus dans l'organe sensible. D'après la loi de Weber, elle serait tout au plus proportionnelle au logarithme de ce mouvement, et encore faudrait-il restreindre cette règle à certains sens et aux cas d'intensité moyenne; car, en deçà ou au delà d'une limite moyenne, les écarts de proportion déjouent tous les calculs. » (Abbé FARGES, *op. cit.*)

Espèces de sensations. — On distingue :

1^o Les *sensations internes*, qui proviennent des fonctions de la vie, et parmi lesquelles on peut désigner la faim, la soif, le besoin de respirer, le froid, le chaud, la fatigue, les douleurs nerveuses, le besoin de repos, de mouvement, etc.; elles excitent l'homme à faire ce qui est utile pour la conservation de sa santé;

2^o Les *sensations externes*, qui résultent de l'exercice des cinq sens : la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût et le toucher.

Celles-ci se rapportent au monde extérieur; elles ont lieu au moyen de certains appareils spéciaux (les yeux, les oreilles, le nez, etc.) liés au système nerveux, mais qui s'en distinguent; celles-là ne se rapportent qu'à l'état de notre propre corps et n'ont pas d'organes propres, autres que le système nerveux en général¹. Sans les premières, nous ne saurions rien de l'état de notre corps, et nous ne pourrions en prendre soin; sans les secondes, nous n'aurions pas de relations avec le monde extérieur.

Deux points de vue dans toute sensation. — « Il y a deux choses à remarquer dans toute sensation : 1^o elle est agréable ou désagréable, c'est-à-dire caractérisée par le plaisir ou la douleur; 2^o elle est une impression distincte et spéciale qui nous apprend

¹ Quelques auteurs rapportent cette sensibilité générale à un sixième sens, qu'ils appellent *sens vital* ou *sens musculaire*.

quelque chose sur les objets sensibles. » (P. JANET.) Considérée au premier point de vue, elle est *affective*, émotive; considérée au second point de vue, elle est *représentative*, instructive, perceptive.

On a déjà vu que le mot sensation s'applique à tout l'ensemble des phénomènes psychologiques, représentatifs ou affectifs, qui résultent immédiatement d'une impression organique.

Émotion. — On appelle *émotion* une sensation considérée au point de vue affectif, c'est-à-dire comme plaisir ou douleur. Si on veut la définir à la fois par la nature et par la cause, on peut dire : *L'émotion est le plaisir ou la douleur résultant immédiatement d'une inclination physique ou morale, satisfaite ou contrariée.*

L'émotion et l'inclination s'impliquent. L'inclination explique l'émotion; l'émotion suppose et révèle l'inclination : pas d'émotions dans un être qui n'a pas d'inclinations ou de tendances; pas d'inclinations ou de tendances connues sans émotion. L'activité consciente est une activité physiquement ou moralement sentie. La sensibilité, soit physique, soit morale, est une forme de l'activité; c'est l'activité dans son développement et sa manifestation.

Sortes d'émotions. — Les émotions sont de deux sortes, comme les inclinations : ou bien elles appartiennent à la sensibilité physique, et elles conservent le nom générique de *sensations*; ou bien elles sont un fait de sensibilité morale, et s'appellent *sentiments*.

Les premières ont leur siège dans le corps et leur cause dans une impression faite sur des nerfs spéciaux et communiquée au centre nerveux; les secondes n'ont pas de siège corporel, et elles ont pour cause une idée, une pensée.

« Par exemple, un plaisir des sens, une douleur physique, sont toujours localisés quelque part : j'ai froid aux pieds, j'ai mal à la tête. Au contraire, quand je suis fâché ou joyeux, je ne le suis ni dans le pied, ni dans la tête, ni dans la poitrine. Mais un malaise général peut exister à la fois dans toutes les parties du corps, tandis que la joie et la tristesse ne résident en réalité dans aucune. De même pour la cause : une fracture, une déchirure vient de l'action d'un corps sur un organisme; au contraire, la joie et la tristesse viennent de la pensée (d'une bonne ou d'une mauvaise nouvelle, par exemple). Je ne suis pas joyeux d'avoir mangé un bon fruit, ni triste pour m'être brûlé : je puis avoir de la joie pendant que mon corps souffre et de la tristesse pendant qu'il jouit. A la vérité, le plaisir peut rendre joyeux, la douleur rend triste; mais ici, on distinguera encore le plaisir de la joie, la douleur de la tristesse. » (P. JANET.) Le plaisir et la douleur peuvent être des sensations ou des sentiments; la joie ou la tristesse sont toujours des sentiments. La joie et la tristesse sont propres à l'homme : ce sont des faits moraux. « Un homme, pour exprimer le mal que lui fait la goutte, ne dira pas qu'elle lui cause de la tristesse, mais de la douleur; et aussi ne dira-t-il pas qu'il ressent une grande joie dans la bouche en buvant une liqueur délicieuse, mais qu'il y ressent un grand plaisir. » (BOSSUET.) Ce qui ressemble, chez l'animal, à de la joie ou à de la tristesse, n'est qu'une sensation d'imagination ou de mémoire. Ce sont des analogues des sentiments de joie et de tristesse, comme les passions que l'on reconnaît chez l'animal sont analogues, mais non semblables, aux passions de l'homme, lesquelles sont mêlées d'intelligence et de liberté.

III. — PLAISIR ET DOULEUR

Les philosophes ont donné bien des définitions du plaisir et de la douleur ; toutes sont des tautologies et reviennent à dire que le plaisir est plaisir et la douleur douleur. M. Boullier pense qu'il n'y a pas, à vrai dire, de définition possible autrement que par les causes de ces phénomènes.

Leur nature. — Bossuet définit le plaisir : *une émotion agréable qui convient à la nature* ; et la douleur : *une émotion pénible qui lui est contraire*. Ces expressions assez vagues : *convenir à la nature, lui être contraire*, signifient sans doute, la première, que l'émotion agréable accompagne la satisfaction d'un appétit ou d'une inclination naturelle, et la seconde, que l'émotion pénible se produit dans le cas contraire. Cela revient à dire qu'il y a plaisir toutes les fois que l'activité se développe librement dans le sens de notre nature ou bien qu'elle triomphe des obstacles ; et douleur, toutes les fois que notre effort est arrêté, comprimé, dévié.

Le plaisir et la douleur sont essentiellement des phénomènes affectifs, des phénomènes de sensibilité, qui se distinguent des phénomènes intellectuels et volontaires par les caractères déjà indiqués (page 45). — Le plaisir et la douleur sont *passifs* et même *fatals*, dans une certaine mesure : l'âme les subit et ne les crée pas ; ils se produisent en elle, dès que les causes en sont posées. — Ils sont *subjectifs* : ils impliquent un sujet sentant, mais n'ont par eux-mêmes aucune objectivité et ne nous apprennent rien d'extérieur à nous. — Ils sont *instables* : ils sont divers, suivant les personnes, les temps, les lieux, l'âge, les tempéraments, et même, dans la même personne, ils changent d'un moment à l'autre. — *L'habitude les émousse*, tandis qu'elle avive les faits intellectuels et volontaires. — *Ils se repoussent* : l'un ne peut exister avec l'autre, ce qui n'a pas lieu pour les idées contraires, lesquelles peuvent parfaitement subsister ensemble. — Enfin, ils sont *relatifs l'un à l'autre* : ils se font valoir réciproquement par le contraste.

Leur origine. — *Le plaisir est le fruit naturel de l'activité qui se déploie normalement.* « Le plaisir, dit Aristote, n'est pas l'acte lui-même ; mais c'est un surcroît qui n'y manque jamais, c'est une perfection qui s'y ajoute, comme à la jeunesse sa fleur. » *La douleur naît de l'activité empêchée, exagérée ou faussée :*

Empêchée : l'inaction forcée est un supplice ; l'intelligence souffre de ne pas comprendre ; la sensibilité privée d'objet éprouve un malaise analogue à celui qui accompagne l'inaction de l'estomac. Les obstacles et les limites de l'activité viennent tantôt des choses, tantôt des facultés, dont les forces sont bornées ; tantôt des unes et des autres.

Exagérée : une marche ou une étude trop longue fatigue.
Faussée : détournée de sa fin, laquelle est indiquée par les appétits et les penchants naturels.

Il n'est pas un seul mode d'activité que le plaisir n'accompagne à quelque degré, et il n'est pas un seul plaisir qui ne soit l'effet de quelque mode d'activité : tous naissent à cause du libre sens, et croissent ou diminuent selon que croît ou diminue l'activité, tandis que, par une correspondance nécessaire, la douleur naît, augmente ou s'affaiblit suivant la durée et le degré de l'empêchement.

Le plaisir est lié à l'activité, à la vie. Physiologiquement et même mentalement, qu'est-ce que la vie ? Un ensemble de puissances en train de passer à l'acte. Vivre, c'est agir ; par conséquent, vivre est un plaisir. Il est doux de voir la lumière du jour, disaient les héros grecs avant de mourir. Nous aimons à nous sentir vivre, parce que, dit Aristote, l'activité est l'essence même de notre vie. Les objets qui agréent le plus à nos sens sont ceux qui excitent au plus haut degré l'activité de l'organe ou de l'esprit : les couleurs les plus éclatantes sont les plus agréables tant qu'elles ne fatiguent pas la vue ; par la raison contraire, les couleurs sombres (le gris, le noir) sont tristes. Les ténèbres, le silence, nous affectent désagréablement, parce qu'ils laissent nos yeux et nos oreilles dans l'inaction. Tout travail de l'esprit, toute recherche, toute découverte, tout rapport aperçu, sont accompagnés d'un plaisir d'autant plus grand que l'activité elle-même a été plus grande, toujours sous la réserve de l'excès, de l'épuisement. C'est ce qui explique encore le plaisir du jeu, l'attrait de la nouveauté, le besoin de changement, la douceur du far niente, les souffrances de l'ennui, qu'engendre l'oisiveté.

Le jeu. — Le jeu est agréable, parce qu'il est le libre exercice de nos énergies. Il en est de même de la promenade, de la course, de la danse, de la gymnastique ; ces choses nous plaisent à cause du libre déploiement d'activité motrice qu'elles exigent.

Le travail et l'effort sont agréables au même titre. Il ne faut que les varier et en éviter l'excès : tout exercice exclusif ou abusif de nos facultés aboutit à l'épuisement, c'est-à-dire à la douleur.

« L'activité sérieuse, orientée vers le bien, trouve le bien qu'elle cherche et, par surcroît, le bien qu'elle ne cherchait pas. L'activité du jeu ne trouve le plaisir qu'elle cherche qu'en simulant l'action sérieuse, c'est-à-dire en fixant comme elle sa vue sur l'objet, non sur le plaisir. — L'action intéressée, incapable de perdre de vue le moi et le plaisir, incapable par suite de se dépenser sans compter, toujours retenue par la crainte que la peine ne dépasse le profit, tarit, par sa prudence même, les sources du plaisir. Activité toujours médiocre, elle ne recueille qu'une satisfaction médiocre ; elle manque tout à la fois et le bien et le plaisir. » (RABIER, *Psychologie*.)

Attrait de la nouveauté, besoin de changement. — Ce fait, que tout exercice exclusif ou abusif des facultés est douloureux, explique l'attrait de la nouveauté, le besoin de changement. Varier le travail, c'est le rendre attrayant¹, et l'on se repose d'un travail par un autre. D'Aguesseau professe que l'esprit se

¹ *Attrayant ne veut pas dire amusant.* — Il y a le plaisir de l'effort, c'est-à-dire de l'activité en lutte contre l'obstacle. Il faut aimer l'effort, si l'on veut apprendre à aguerrir sa volonté contre les difficultés. Déféz-vous des méthodes faciles, a-t-on dit : elles font les cerveaux paresseux. Il faut se rappeler la leçon que contiennent les proverbes suivants : Tout ce qui a du prix s'achète. — Ce qui ne coûte rien ne vaut rien. — Ce monde appartient à l'énergie. (DE TOCQUEVILLE.) — C'est par le travail qu'on règne. (LOUIS XIV.) — Vouloir, c'est pouvoir. — On peut, parce qu'on croit pouvoir. (VIRGILE.) — Il faut semer de sa fortune. — Il faut casser le noyau pour avoir l'amande. — Pas de roses sans épines. — La patience, c'est-à-dire l'effort constant, soutenu, vient à bout de tout. — C'est toujours, a dit Joubert, par l'oubli ou l'observation de quelque maxime triviale que tout périclitie ou périt. »

déclasse suffisamment par le changement seul d'occupations. « Comme toute créature se satisfait en usant de ses forces, l'âme se plaît au jeu de ses facultés; elle jouit de ce qu'elle peut, en sorte qu'elle trouve son repos véritable dans le travail même. La philosophie antique l'avait compris, quand elle faisait consister la perfection et le souverain bien de l'homme dans le mouvement harmonieux de ses facultés, et qu'elle le représentait comme une image de Dieu éternellement heureux dans une action éternelle. » (OZANAM, *Discours sur la puissance du travail.*)

Le far-niente¹. — Le far-niente n'est agréable que parce qu'il est une détente générale et comme la mise en liberté de toutes nos forces. Il en est de même de la *réverie*. Le plaisir qu'on y trouve est dû à l'activité de l'imagination, qui, libre de toute contrainte, se déploie tout entière en une inépuisable abondance d'images, de souvenirs, de drames fantastiques, de châteaux en Espagne, bien plus qu'au repos des organes, de l'attention et du raisonnement.

L'oisiveté, l'ennui. — L'oisiveté engendre l'ennui, sorte de vide qui se fait sentir à l'âme privée d'action et d'intérêt aux choses. Il est souvent comme une sorte de remords, signe et châtement d'un désordre. « L'ennui est entré dans le monde par la paresse. Le paresseux prolonge sans nécessité le repos pour se procurer le plaisir, et il ne trouve que l'ennui, disposition incompatible avec le plaisir; car elle énerve à la fois le corps et l'âme. » (LA BRUYÈRE.)

La vie inoccupée retombe de tout son poids sur elle-même. « Sans le devoir, a dit Joubert, la vie est molle et désossée; elle ne peut plus se tenir. » Le dégoût de la vie vient de l'impuissance où l'on s'est mis de faire quelque chose d'utile et d'aimer le devoir. Le fardeau de la paresse est plus lourd à porter que celui du travail. L'ennui qui rongé les inutiles, les déçus, n'est qu'une juste punition de leur lâcheté; celui qui rongé les blasés, la punition de l'abus qu'ils ont fait du plaisir.

On le voit, les facultés sont des puissances actives, qui demandent le travail; laissées sans objet, elles se retournent contre elles-mêmes et s'épuisent.

Agir est un besoin si pressant pour l'homme, que l'inaction forcée est un des supplices les plus durs à supporter. « Quand un soldat se plaint de la peine qu'il a, ou un laboureur, qu'on les mette à (ne) rien faire, » dit Pascal; ils seront vite désabusés des prétendues douceurs de l'oisiveté. Le même Pascal, exagérant la vérité pour lui donner du relief et la faire cadrer à ses idées, va jusqu'à dire que « nous ne cherchons jamais les choses, mais la recherche des choses; que le combat nous plaît, et non pas la victoire »; et il ajoute que si l'on offrait à un chasseur le lièvre pour lequel il se fatigue toute la journée, il le refuserait. La contradiction que signale Pascal n'est qu'apparente. Ce fait est même une preuve de l'instinct d'activité. Le plaisir de la chasse et celui de posséder un lièvre sont deux plaisirs différents, et celui de la chasse, qui consiste à déployer toute son activité, à tenir en éveil toutes ses facultés, est certainement supérieur à l'autre.

La servitude, qui diminue l'activité par la contrainte, ne devient douce qu'en abaissant l'homme, qu'en le rendant moins homme. C'est ce que dit Vauvenargues: « La servitude abaisse l'homme jusqu'à s'en faire aimer, » c'est-à-dire jusqu'à atrophier ses énergies morales et à le déshabituer de l'exercice de la raison et de la liberté, de la vie d'homme.

Rapports du plaisir et de la douleur avec l'inclination. — Condillae, regardant le plaisir et la douleur comme faits primitifs, cherche en eux l'origine de l'inclination. Il en est de même de Stuart Mill et des associationnistes pour qui les inclinations se forment sous l'influence du plaisir et de la douleur, dont elles sont les effets, non les causes.

¹ Italien: *il far niente*, le « ne rien faire ».

Sans doute le plaisir, en provoquant la répétition des actes, fortifie l'inclination naturelle; mais il ne saurait la créer. Le plaisir, s'il ne vient pas de l'inclination, est purement passif; comment l'actif peut-il naître du passif? L'âme n'est pas une simple capacité de recevoir des impressions, c'est un foyer d'activité spontanée, activité qui, en vertu même de sa nature, tend à agir. « Si, à la naissance, il n'existe qu'une réceptivité¹ passive d'impression, dit H. Spencer, un cheval pourra recevoir la même éducation qu'un homme. » D'où pourrait venir la satisfaction que nous procurer certains objets, et comment aurait-elle pu être ressentie, si, à l'origine, nous n'avions eu aucune inclination pour quoi que ce soit? « Si, par impossible, le plaisir ou la douleur avaient pu exister avant nos inclinations, ces états purement passifs auraient été incapables de produire les tendances actives dont se composent nos inclinations; à moins de croire que le mouvement puisse sortir du repos et de l'inertie. En sorte qu'en posant, avec Condillac, le plaisir comme fait primitif, on rendrait également inexplicables l'inclination et le plaisir lui-même. » (Abbé FARGES.)

Il faut donc admettre avec Aristote, avec Bouillier et nombre de philosophes, la priorité de l'inclination sur le plaisir et la douleur; ceux-ci sont des effets naturels du bon ou du mauvais fonctionnement des facultés.

Opinions sur la nature du plaisir et de la douleur, et sur leurs rapports.

— La question du plaisir et de la douleur et de leurs rapports a donné lieu à deux principales opinions.

La première a été soutenue, chez les anciens, par Épicure et ses disciples; à la Renaissance, par Cardan et Montaigne; au XIX^e siècle, par Kant, Schopenhauer et les pessimistes. Elle consiste à regarder la douleur comme le fait primitif de la sensibilité, et le plaisir comme un phénomène négatif. — Pour Épicure, l'amour du plaisir est le penchant qui donne l'impulsion à l'activité et lui marque sa fin. Le plaisir consiste dans la cessation de la douleur. L'absence de toute douleur est la limite extrême du plaisir. Le philosophe italien Cardan réédite cette théorie. Il est si persuadé que le plaisir naît de la souffrance, qu'il donne pour règle de conduite de rechercher, le plus possible, les causes de souffrance, afin d'obtenir, par leur cessation, une plus grande somme de plaisir. — Pour Kant, le plaisir est la conscience de l'effort vital, effort qui implique nécessairement une peine, car l'effort suppose l'obstacle, et l'obstacle, par sa résistance, produit la douleur. Se sentir vivre, c'est se sentir lutter, par conséquent souffrir; on ne peut jouir que dans le triomphe qui suit la lutte. La douleur précède donc tout plaisir; elle est l'état continu de notre nature, le mobile qui nous pousse au changement. Schopenhauer et les pessimistes ont tiré leur système de cette théorie du plaisir.

La seconde opinion est celle des philosophes qui voient dans le plaisir un fait positif, le résultat du déploiement de notre activité physique, intellectuelle et morale. Elle a été soutenue, dans ses grandes lignes, par Platon, Aristote, Descartes, Leibniz, Spinoza, Hamilton, Francisque Bouillier. — Platon a réfuté, à plusieurs reprises, la théorie qui ne voit dans le plaisir que l'absence de la douleur; il professe que le plaisir accompagne tout progrès de l'être vers l'har-

¹ Du latin *recipere*, capacité de recevoir.

nie, qui achève sa nature. Chez Aristote, la théorie du plaisir se relie à celle de l'inclination : l'être a des tendances, parce qu'il n'est pas complètement en acte ce qu'il est en puissance ; le plaisir est l'achèvement de l'acte normal. Plus l'activité est parfaite, plus le plaisir est élevé. Si le plaisir s'oppose à la vertu, ce ne peut être que par une corruption dont l'homme est responsable. Descartes, Leibniz, Spinoza, placent le plaisir dans le sentiment de quelque perfection, et la douleur dans le sentiment de quelque imperfection. La perfection consistant, comme l'existence, dans l'activité, ces définitions reviennent à celle d'Aristote. « Des deux grands modes de sensibilité, dit M. Fr. Bouillier (dans son livre *Du plaisir et de la douleur*, qu'il faut lire sur cette question), le mode positif, pour parler le langage des physiciens, est le plaisir, tandis que le mode négatif est la douleur, ce qui malheureusement ne lui ôte rien, par rapport à nous, de sa triste réalité. »

Cette seconde opinion paraît seule admissible. Le plaisir n'est pas la cessation de la douleur. Il y a des douleurs qui ne sont provoquées que par la suppression d'un plaisir, ce qui n'aurait pas lieu, si la douleur était le fait primitif de la sensibilité : les pleurs d'un enfant à qui on enlève ses jouets. Il y a des plaisirs qui ne sont pas précédés de douleurs : après un sommeil paisible, je jouis du spectacle d'un beau lever de soleil, j'entends une belle harmonie, je reçois une agréable visite. Ces plaisirs consécutifs ne pourraient avoir lieu dans l'hypothèse combattue. Cependant, si la douleur ne produit pas le plaisir, elle le fait valoir et contribue à son intensité, soit en excitant le désir de la délivrance, soit par le contraste des deux phénomènes : on devient à la longue insensible au plaisir, en vertu de cette loi de la conscience que la continuité d'un phénomène en affaiblit le sentiment.

Rôle du plaisir et de la douleur dans la vie humaine. —

A un point de vue très général et abstrait, le plaisir est le signe du bien (physique, intellectuel, moral), mais il n'est pas le bien ; souvent il lui est opposé, et l'homme vertueux sacrifie le plaisir au bien. La douleur est également le signe du mal, mais elle n'est pas le mal ; souvent même elle est un bien. C'est ainsi qu'il faut entendre cette parole de Malebranche : « Le plaisir est toujours un bien, et la douleur toujours un mal ; mais il n'est pas toujours avantageux de jouir du plaisir, et il est quelquefois avantageux de souffrir la douleur. »

Le plaisir et la douleur réagissent sur l'activité, dont ils sont nés : ils l'excitent en général, tant qu'ils sont modérés ; ils l'affaiblissent et la paralysent, dès qu'ils deviennent excessifs. Née de l'activité, le plaisir l'augmente et la perfectionne. C'est un stimulant et une récompense. On ne prend goût à un travail qu'en le faisant, et, en y prenant goût, on le fait mieux. Le danger du plaisir est d'être recherché pour lui-même, considéré comme but, et non comme moyen ou comme effet de l'activité ordonnée. On est alors puni par la loi même du plaisir : l'action s'égaré ou se ralentit, et le plaisir fait défaut, précisément parce qu'on n'a songé qu'au plaisir. Absent, il sollicite et stimule l'activité ; présent, il l'engourdit et il détend tous les ressorts de l'énergie. C'est sous la forme du plaisir et de la douleur, non moins que sous celle de la sensation, que la sensibilité nous apparaît comme la condition du développement de l'intelligence.

Le désir du bien et surtout la crainte du mal futur nous poussent à trouver les moyens de nous procurer l'un et de détourner l'autre. La souffrance est l'aiguillon du progrès : « nécessité l'ingénieuse. » Si l'on considère seulement trois grands besoins de l'homme : le besoin de nourriture, de vêtement, de logement, on est étonné de la somme de connaissances qui ont là leur point de départ. La douleur est un grand maître. « Celui qui n'a pas souffert, que sait-il ? » (Ecl. xxxiv, 9.) C'est au prix de la lutte, c'est-à-dire de la douleur, que se forme et se perfectionne en nous l'être intelligent et libre, que se développent l'énergie morale, la patience, le courage, toutes les vertus de force, comme aussi les vertus de douceur, de sympathie, de pitié, qui attendrissent l'âme. On a dit que les liens les plus forts sont ceux qui sont formés dans la douleur. — Que vaut une vertu qui ne coûte rien ? Personne ne s'élève à l'héroïsme du bien qu'à travers la souffrance. Voilà pourquoi l'Évangile dit : « Bienheureux ceux qui souffrent ! » La souffrance a d'ailleurs une vertu reconnue par toutes les religions et par toutes les nations : c'est d'expier le mal moral, de redresser la volonté : Ah ! si j'avais su ! dit le coupable qui subit la conséquence de ses fautes.

Au lieu donc de céder aveuglément à l'attrait du plaisir ou à la répulsion de la douleur, il faut se rappeler la fin à laquelle tendent ces deux phénomènes : jouir avec modération du plaisir raisonnable, accepter la douleur nécessaire ou utile au progrès moral. L'histoire est pleine de conversions de cœur préparées par l'adversité.

« Le bonheur trop facile est une funeste condition pour la vitalité de l'âme. Le sens moral s'émousse, lorsque les difficultés de la vie ne viennent pas l'aiguïser. » (Ch. LAMBERT.) Les poètes ont parlé des voluptés de la douleur ; c'est que, dans la douleur intense, quand on y résiste, on sent son énergie et sa vitalité, et on en jouit. Il est d'expérience que le plaisir émousse les sens et que la douleur les affine. La plupart des hommes confondent le plaisir avec le bonheur ; ils comptent sur l'un pour leur donner l'autre ; ils se trompent. Le bonheur, c'est le bien senti, aimé, possédé. Le plaisir peut dépendre presque entièrement des circonstances extérieures ; le bonheur dépend des sentiments. C'est un état de l'âme. Le bonheur vient du bien, comme le malheur vient du mal. Tout ce qui nous rend meilleurs nous rend plus heureux. La perfection et le bonheur sont même chose et se définissent de la même manière : être parfait, être heureux, c'est ne manquer de rien.

IV. — SENSIBILITÉ ET ÉDUCATION

La sensibilité de l'homme n'est pas dominée et réglée par l'instinct, comme celle de l'animal ; il faut qu'elle le soit par la raison, qui est son principe d'activité.

Éducation de la sensibilité physique. — L'éducation doit former l'homme tout entier, âme et corps. « Une âme saine dans un corps sain, » tel est son but.

Il faut entourer l'enfant de tous les soins que réclament le développement et l'état normal des organes : nourriture, air, lumière, mouvement, jeu, exercices de gymnastique ; mais ces soins physiques doivent n'avoir rien d'excessif, et être donnés de façon à tourner au profit de la vie morale, qui est la raison d'être de la vie physique. (V. p. 736.)

Il faut apprendre à l'enfant à dominer ses sens, ses appétits, ses impressions ; à les réprimer, à les vaincre ; à supporter non seulement sans trop s'en affecter, mais avec joie, la gêne, la fatigue,

la douleur physique; en un mot, l'habituer à se suffire, à se rendre et à rendre les autres heureux.

« Endurcissez-le à la sueur et au froid, dit Montaigne, au vent, au soleil et aux hasards qu'il lui faut mépriser; ôtez-lui toute mollesse et délicatesse au vêtir et au coucher, au manger et au boire; accoutumez-le à tout; que ce ne soit pas un beau garçon et dameret, mais un garçon vert et vigoureux. »

On voit dans l'*Histoire de la campagne de Russie*, par le comte de Ségur, que ce ne sont pas les hommes les plus robustes qui ont résisté, mais ceux qui ont eu le plus de force d'âme, ceux qui, par l'énergie de leurs sentiments, ont su dominer les sensations du corps aux prises avec la douleur physique.

La prédominance de la vie sensitive ou animale sur la vie intellectuelle et morale engendre inévitablement la paresse, la lâcheté, le vice.

L'enfant douillet, trop sensible aux petites privations, aux impressions désagréables des sens, est incapable de progrès, de dévouement, parce qu'il est incapable d'effort, de sacrifice. Tout effort, tout sacrifice est plus ou moins pénible aux sens, qui sont l'égoïsme même.

Faire l'éducation d'un enfant, l'élever, c'est précisément l'arracher à l'empire des sens et l'établir dans la dignité de la vie morale. Tout ce que l'on ôte aux sens, aux sensations, on le donne aux sentiments, à la volonté, à la force du caractère. L'excès de sensibilité physique étouffe la sensibilité morale; le sensuel n'a point de cœur; il n'a pas de sentiments, il n'a que des sensations. « Le devoir à l'égard de nous-mêmes, c'est l'indépendance des sens. » (JOBERT.)

Education de la sensibilité morale. — Le cœur ou la sensibilité morale inspire, soutient, alimente la raison et la volonté. Ce que l'on fait le mieux, c'est ce que l'on aime. Se dévouer, c'est mettre son cœur dans son devoir. L'émotion et l'intérêt sont favorables au travail de l'esprit. Pour comprendre vite et bien les choses, il faut les aimer.

Voilà pourquoi le secret d'enseigner est d'intéresser; voilà pourquoi un élève qui n'aime pas son maître ne fait pas de progrès. Il ne s'intéresse pas aux leçons que le maître lui donne; il ne les écoute pas. « Que voulez-vous que j'apprenne à ce jeune homme? disait Socrate. Il ne m'aime pas. »

Le sentiment moral est généralement en avance sur la morale. Que d'hommes qui n'ont pas des idées très nettes de l'honnête et du juste, qui ne sauraient pas les définir, mais qui en ont le sentiment profond et y conforment religieusement leur conduite! Quelle influence ont les plus belles maximes, si elles ne sont pas acceptées par le cœur en même temps que par l'intelligence?

Il en est de même des sentiments du vrai et du beau: ils sont, eux aussi, généralement en avance sur la raison. On aime le vrai et le beau, on en a le sentiment avant d'en avoir une connaissance précise. Le goût, comme la conscience, est une faculté mixte où le cœur ne fait qu'un avec l'intelligence. « Il faut avoir de l'âme pour avoir du goût, » dit Vauvenargues, et Lacordaire définit la conscience: « la raison inspirée par l'amour. »

Formation du cœur et du caractère. — C'est par les actes et par les exemples que se forment surtout le cœur et le caractère, que se développent et se fortifient les affections pures et généreuses, la force d'âme, le sentiment moral, le sentiment religieux, la piété.

Il faut de bonne heure mettre sous les yeux de l'enfant des exemples de courage, de justice, de bonté, de reconnaissance, de dévouement; lui apprendre à se vaincre, à être juste, bon, reconnaissant, dévoué, à ne s'inspirer que de

nobles motifs à se tenir en garde contre tout mobile bas, égoïste, malveillant; le former à pratiquer assidûment le bien sous toutes ses formes, afin que le bien s'empare non seulement de ses habitudes, mais de son cœur.

On finit par aimer ce que l'on fait. Que l'on se livre avec ardeur au travail, et le travail deviendra agréable; que l'on se conduise avec ses semblables comme si on les aimait, et on les aimera; que l'on pratique assidûment ses devoirs religieux, et l'on aura la vraie piété, « qui est le tout de l'homme » (BOSSUET), et qui, selon Joubert, « exerce toute l'étendue de notre sensibilité. »

TABLEAU ANALYTIQUE

L. II. — DE LA SENSIBILITÉ	Définition.	— La sensibilité est la faculté de sentir. Sentir, c'est avoir des sensations ou des sentiments; par exemple, jouir, souffrir, espérer, craindre.
	Espèces de sensibilité.	On distingue la sensibilité physique et la sensibilité intellectuelle ou morale. La sensibilité physique est la faculté d'éprouver des sensations. Elle implique le corps et se localise dans le corps entier ou dans quelque-une de ses parties; Elle résulte de l'impression faite sur l'âme par les phénomènes corporels et appartient exclusivement à la vie sensitive ou animale; Elle est attachée aux organes: pas d'organes, pas de sensation; Elle est sujette à se perdre en se répétant ou en se prolongeant. La sensibilité intellectuelle ou morale est la faculté d'éprouver des sentiments. Elle se rapporte à l'intelligence et à la volonté; Ne se localise pas dans le corps; Est excitée par les idées, sans l'intervention des sens. Les sens peuvent en être la cause occasionnelle, mais non la cause efficiente. L'exercice lui donne une puissance toujours croissante. Il y a entre ces deux sortes de sensibilité des rapports étroits: La tristesse rend malade (action du sentiment sur la sensation). Une mauvaise digestion rend triste (action de la sensation sur le sentiment). La sensibilité semble quelquefois mixte: dans un dîner d'amis, sensations et sentiments se font valoir réciproquement.
		Origine des sentiments.
	Classification des sentiments.	On peut diviser les sentiments en quatre classes: 1° Sentiments intellectuels, qui se ramènent à deux: le sentiment du vrai et le sentiment du faux; 2° Sentiments esthétiques, sentiment du beau et du laid; 3° Sentiments moraux, estime, mépris, satisfaction de conscience, remords; 4° Sentiments religieux, adoration, respect.
	Éléments de la sensation.	Tout fait de sensibilité physique implique: 1° Des conditions antécédentes: une impression organique et sa transmission au cerveau; 2° La sensation proprement dite ou perception sensible, qu'il ne faut pas confondre avec la perception intellectuelle; 3° Des phénomènes concomitants ou subséquents: attraction ou répulsion, plaisir ou douleur. Il faut distinguer l'impression organique, phénomène physiologique, de la sensation, phénomène psychologique. La première est la condition de la deuxième.

Nature du sujet sentant. — Les cartésiens ont prétendu que c'est l'âme seule qui sent, la sensation exigeant un principe simple. Les matérialistes, que c'est le corps seul, la sensation demandant un principe étendu. Aristote et saint Thomas répondent que c'est à la fois le corps et l'âme, c'est-à-dire l'organe animé qui sent, parce que la sensation exige un principe simple et un principe étendu.

Espèces
de
sensations
et
d'émotions.

On distingue : 1° les sensations internes, qui proviennent des fonctions de la vie et excitent l'homme à faire ce qui est utile pour la conservation de sa santé : faim, soif, froid, chaud, etc.; 2° les sensations externes, qui résultent de l'exercice des cinq sens : vue, ouïe, etc. — Il y a deux choses à considérer dans toute sensation : 1° elle est agréable ou désagréable (affective); 2° elle nous apprend quelque chose de distinct sur les objets sensibles (représentative).

Dans le premier cas, elle s'appelle émotion.

L'émotion résulte d'une inclination physique ou morale satisfaite ou contrariée. Il y en a de deux sortes; ce sont 1° des émotions physiques ou sensations affectives, si elles appartiennent à la sensibilité physique; 2° des sentiments, si elles se rapportent à la sensibilité morale : joie, tristesse, etc.

Définition et caractères du plaisir et de la douleur. — Il n'y a pas, à proprement parler, de définition du plaisir et de la douleur. On dit ordinairement que le plaisir est une émotion agréable qui convient à la nature, et la douleur, une émotion désagréable contraire à la nature.

Ce sont deux phénomènes essentiellement affectifs, qui se distinguent des phénomènes intellectuels et volontaires; ils sont passifs, fatals dans une certaine mesure, subjectifs, instables et variables; l'habitude les émousse, ils sont relatifs l'un à l'autre; l'un ne peut exister avec l'autre, mais ils se font valoir réciproquement par le contraste.

Origine. — Le plaisir naît de l'activité qui se déploie normalement : la douleur, de l'activité empêchée, exagérée ou faussée.

Il n'est pas un seul mode de l'activité que le plaisir n'accompagne à quelque degré; de là, le plaisir d'un travail modéré, du jeu, du rire, l'attrait de la nouveauté, le besoin de changement. De là aussi la douleur qui suit l'oïveté, l'ennui.

Nos facultés sont des puissances essentiellement actives : agir est un besoin; l'inaction forcée, un supplice; le far niente, la rêverie, ne sont pas l'inactivité absolue, mais le libre déploiement de l'imagination, la détente, la mise en liberté de toutes nos forces.

Rapports du plaisir et de la douleur avec l'inclination. — Condilliac, Stuart Mill et les associationnistes prétendent que le plaisir et la douleur précèdent l'inclination. — Cette opinion est insoutenable : cela résulte de la définition même du plaisir et de la douleur. Le plaisir et la douleur révèlent l'inclination et la fortifient, mais ne la créent pas.

Il faut admettre avec Aristote, F. Bouillier et la plupart des spiritualistes, la priorité de l'inclination sur le plaisir et la douleur.

Rapports du plaisir et de la douleur. — La douleur est-elle le fait primitif de la vie, et le plaisir n'est-il que la cessation de la douleur? — Épicure, Cardan, Montaigne, Kant, Schopenhauer et les pessimistes l'affirment. Mais Platon, Aristote, Descartes, Leibnitz, Spinoza, Hamilton, F. Bouillier, soutiennent le contraire. Pour eux, c'est le plaisir qui est le fait positif. La vie est bonne. Y a-t-il un état indifférent entre le plaisir et la douleur? Quelques auteurs l'ont prétendu, mais le plus grand nombre pense le contraire.

Rôle du plaisir et de la douleur dans la vie humaine. — A un point de vue très général, le plaisir est le signe du bien, mais il n'est pas le bien; la douleur, le signe du mal, mais n'est pas le mal. Tant qu'ils sont modérés, le plaisir et la douleur excitent l'activité; dès qu'ils deviennent excessifs, ils la paralysent.

En général, le plaisir est stimulant, la douleur déprimante; mais tant qu'elle ne dépasse pas une certaine limite, elle est, elle aussi, essentiellement stimulante, c'est la source de tout progrès.

IV. Sensibilité et éducation. — L'éducation doit régler tous les modes de l'activité chez l'enfant : le but est de former « une âme saine dans un corps sain ». Il faut apprendre à l'enfant à dominer ses inclinations, à ne pas se laisser abattre par la douleur et à faire prédominer le moral sur le physique.

5^e LEÇON

APPÉTITS, INCLINATIONS, PENCHANTS, PASSIONS, DÉSIRES

I. — APPÉTITS, INCLINATIONS, PENCHANTS

Définition. — Les appétits sont des tendances naturelles par lesquelles l'être sensitif (animal, homme) se sent porté vers quelque chose pour la satisfaction des sens : appétit de nourriture, de sommeil, de mouvement. C'est le retentissement, dans la conscience ou dans le sens intime, des besoins organiques.

Les inclinations et les penchants sont des mouvements naturels de l'âme vers des objets conformes à sa nature morale : amour du vrai, du bien, du beau.

Les uns et les autres sont les ressorts ou les mobiles de l'activité, soit spontanée, soit réfléchie; ils sont l'activité à son point de départ, à sa source. Ainsi, les besoins physiques troublent le système nerveux et excitent spontanément le désir ou l'appétit de ce qui peut les satisfaire. De même, la volonté libre est généralement sollicitée à agir par une inclination ou un penchant.

Remarquons que l'appétit d'une part, de l'autre l'inclination ou le penchant, supposent une certaine connaissance préalable de l'objet à atteindre : l'appétit, une connaissance sensible; l'inclination et la volonté, une connaissance intellectuelle. Aux deux ordres de faits s'applique l'axiome connu : *Ignoti nulla cupido*, Sans connaissance pas de désir.

Différence de nature. — 1° Les appétits sont la conséquence immédiate de la constitution de l'organisme; ils appartiennent à la vie physique et ont pour but sa conservation et son développement; ils se rapportent aux sensations. Les inclinations et les penchants ont rapport à la vie morale; ce sont des sentiments.

La différence est si profonde, que, loin d'agir toujours de concert, les inclinations des sens ou appétits sont très souvent en lutte contre les inclinations de la raison. C'est ce que constate saint Paul, quand il dit : *La chair a des désirs qui sont contre l'esprit, et l'esprit a des désirs qui sont contre la chair.* (Galat. v, 17.)

2° Les appétits ne sont susceptibles que d'un développement limité et sont en général périodiques : le besoin de manger, de dormir. Les inclinations morales ou penchants peuvent se développer indéfiniment et n'ont pas de période assignable : l'amour du bien, la piété filiale.

Outre la périodicité, qui fait qu'on les sent à des intervalles à peu près réguliers, ce qui caractérise encore les appétits, c'est la souffrance qu'on éprouve toutes les fois qu'ils ne sont pas satisfaits. La souffrance est comme le cri de détresse de l'organisme, réclamant ce qu'il lui faut et secourant l'homme distrait ou préoccupé, qui oublie de le lui donner.